

# Réédition de la *Vie de Tolstoï*

Stéphane Barsacq

*La Réédition de la Vie de Tolstoï par les éditions Albin Michel, en novembre 2010, s'enrichie d'un texte de Stéphane Barsacq : "Monsieur le comte". Il ne s'agit pas d'une préface de circonstance mais d'une étude que les Cahiers de Brèves, se doivent de garder en référence.*

## I

Un siècle a eu lieu, et quel siècle ! Depuis la mort de Tolstoï, c'est tout ce que cet écrivain a incarné, qui a été menacé, a péri et revient. Tolstoï n'est pas situé si loin dans le passé, qu'il se place au-devant de l'avenir, comme tous les prophètes. La Russie a sombré dans la Grande Guerre, a subi une Révolution, a connu famines et massacres, guerres et déportations, mais, finalement, cette Russie, qui s'est longtemps appelée l'URSS, est de nouveau présente, même si à une échelle incertaine. Sera-t-elle tournée vers l'Europe ? Vers l'Asie ? Ou repliée sur soi ? Soljénitsyne a médité sur ce qu'elle devait être, l'espoir qu'elle devait entretenir. Et si ses paroles n'ont pas été entendues, ni comprises, quand elles ne furent pas détournées de leur sens, pas plus que ne le furent celles de Tolstoï, elles restent une ressource, une manière d'indiquer le chemin, qui devra être foulé tôt ou tard. Car plus l'humanité s'abaissera, plus il lui faudra songer, non plus à des saluts aussi divers qu'improbables, mais à se sauver d'elle-même, pour continuer à *être*. A un siècle de distance, les conclusions de Soljénitsyne, qui lui aussi connut la guerre, la persécution et une gloire suspecte, se rapprochent de celles de Tolstoï. D'ailleurs, le parallèle entre les deux écrivains va au-delà des ressemblances entre *Guerre et Paix* et le cycle de *La roue rouge*. Dans *Août 14*, Sania Lajenitsyne rend visite à l'Homère de la Russie dans son domaine de Iasnaïa Poliana. Il l'interroge sur le pourquoi de l'existence des êtres sur terre. Tolstoï lui répond : « *Pour aimer.* » Le lycéen rétorque que la bienveillance n'est pas la loi, ni la règle commune. Et le vieillard de pousser un soupir. « *C'est parce que les explications qu'on donne sont mauvaises, impénétrables, maladroitement. Il faut ex-*

*pliquer avec patience. Et on sera compris. Tous les hommes naissent doués de raison.* » Car l'amour est raison. L'aurait-on oublié qu'il s'agirait de le répéter ! D'une manière constante, pour Tolstoï comme pour Soljénitsyne, il importe d'incarner une mesure humaine, jusque dans le renoncement, et l'abandon de la grandeur : car la vraie grandeur se mesure toujours à ce qui semble la limiter. C'est celle de Jésus qui pénètre à dos d'âne les portes de Jérusalem – et non pas sur un cheval caparaçonné qui serait la manifestation d'un pouvoir sûr de lui.

Mais, en un siècle, ce n'est pas seulement la question politique qui a changé de nature ; c'est aussi la question du roman, et de sa conscience. Les maîtres du XIXe siècle – Balzac, Stendhal, Dickens, Melville, Dostoïevski, Tolstoï –, s'ils enchantent toujours, ont été, un temps, tenus pour naïfs, sinon souvent dénoncés comme tels. La littérature a demandé davantage que de l'émotion : comme si l'émotion n'était pas, par le biais de l'incarnation de personnages, l'expression la plus parfaite d'une intelligence en acte. L'incarnation, ou le secret du grand art. Natacha, le Prince André, Anna Karénine, qui ne les a aimés comme des amis ? Plus d'un demi-siècle après ses débuts, le *nouveau roman* compte désormais des classiques qui se rangent à la suite de romans qu'ils n'ont pas annulés, mais rendus, en un sens, encore plus lisibles. Désormais, pratiquer Tolstoï, ce n'est plus sacrifier au culte d'un passé glorieux, puisqu'on peut l'admirer avec le même plaisir que Beckett, et d'ailleurs en vertu des mêmes ressorts, des mêmes chiffres. Quoi de plus proche de *La Mort d'Ivan Illitch* que *En attendant Godot* ? Beckett ne détruit pas Tolstoï. A travers une même méditation sur la mort, c'est Tolstoï qui rend Beckett universel, et Beckett qui permet de redécouvrir Tolstoï à neuf. Ainsi, en un siècle, la littérature a-t-elle élargi sa circonférence, même si son centre reste identique. Elle fait des ricochets en elle-même avec des pièces d'or. Roland Barthes le savait mieux que quiconque, qui a comparé sa mère au personnage de Mavra dans *Le Père Serge*, « *qui simplement s'occupe avec amour*

*des siens, sans se poser aucun problème de paraître, de sainteté, d’Eglise* ». Il en va de même pour Chalamov, Grossman et Pasternak, l’auteur du *Docteur Jivago* qui fut d’ailleurs admis dans le foyer de Tolstoï grâce à son père : ce sont elles qui portent un héritage, qui continue à être, malgré les morts du sacrifice contre les nazis et ceux de la tragédie du Goulag, ce que Rimbaud nomme le pas gagné. Veut-on savoir ce qu’est l’amour, la liberté, la nécessité des larmes, ou celle de se porter au-devant du scandale, pour ne pas démeriter de sa foi ? Tolstoï est irremplaçable. Il abrite une pluralité d’êtres. Chacun a sa voix et chacun s’exprime selon une nuance qui détermine son élan à la joie ; mais tous et toutes ne forment qu’un souffle continu, sous l’effet d’une poussée unique. Ils portent l’humanité à sa pointe. Celui que Suarès – longtemps le meilleur ami de Romain Rolland –, a surnommé le « Luther slave » continue à tenir dans ses mains les clefs d’un nouvel évangile, et à ouvrir à chacun la promesse d’une vie nouvelle.

## II

Par un curieux paradoxe, deux des plus grands tolstoïens furent un Français et un Indien : Romain Rolland et Gandhi ; le premier écrira d’ailleurs sur le second. Romain Rolland, lui même, n’aura de cesse de vouloir jouer un rôle politique : pendant la Grande Guerre en prêchant un pacifisme qui lui valut le Prix Nobel, puis s’en approchant du Parti communiste, même si ses dernières années furent consacrées à l’exaltation du souvenir de Péguy et à des discussions religieuses avec Claudel. C’est que Romain Rolland avait reçu, comme Gandhi, l’onction du Maître : pour eux, c’est comme s’ils avaient été désignés – et même : élus. Romain Rolland avait découvert Tolstoï au cours de son passage à l’Ecole normale, ce qu’il a appelé « le cloître de la rue d’Ulm ». A cette époque, il se passionnait pour Wagner, et allait au concert avec ses deux amis, Suarès et Claudel. Toute la question qui agita ces jeunes esprits âgés de vingt ans au plus, c’était de se créer un destin. Professeur ? A voir, à l’usage. Poète ? Oui – mais à quel prix ? Car alors il fallait exiger, par décret, que le génie fût total, ou mourir. Sous la férule de maîtres sévères, tels Brunetière, Romain Rolland, Suarès et leurs amis se créaient un monde qui correspondait à celui que rendait sensible Wagner : celui d’une humanité qui assiste au crépuscule des dieux, et à qui il est demandé de régénérer l’humanité – fût-ce dans un embrasement définitif. D’où leur culte des « Grands Hommes » et la reprise d’une visée qui mêlait Plutarque, les

saints et les héros, avec, au sommet de la hiérarchie, l’Artiste, qui résume et achève les autres. Nietzsche, pas plus que Bergson, n’étaient encore connus, mais leurs intuitions se déployaient en tous sens chez ceux qui désiraient un idéal. Tolstoï connaissait une gloire qui étendait un empire nouveau : Flaubert avait eu le temps de le saluer, et bientôt toute l’Europe suivrait ses démêlés avec Dieu, l’Eglise et le genre humain. Tous verraient l’inventeur des plus prodigieuses épopées se muer de mystique en gourou, et de seigneur en anarchiste ; et plus Tolstoï sera rejeté par l’Orthodoxie, plus il sera considéré comme un Messie laïc. A la fin de la vie du grand romancier russe, des communautés de tolstoïens s’étaient constituées de par le monde entier : elles observaient pieusement la règle du Maître, proscrite en Russie par l’Eglise orthodoxe et le pouvoir tsariste. La découverte de Tolstoï qui, au contraire de Wagner, était vivant, fut un choc. André Suarès lui écrivit, pour lui dire qu’il n’attendait qu’un mot de lui pour venir le rejoindre et cultiver la terre à ses côtés, tel un moujik apostolique. Romain Rolland envoya deux lettres à Tolstoï pour lui faire part de ses angoisses. Et les deux amis de thurne de s’écrire l’un à l’autre, quand ils n’étaient pas en cours ensemble, ou à déchiffrer *Parsifal*. Ainsi Rolland à Suarès, le lundi de Pâques 1887 : « *Tu prétends que tu n’as pas de génie. Tout homme de génie qui s’analyse a pu en dire autant ; par exemple, Tolstoy. D’ailleurs, qu’est-ce que cela veut dire, du génie ? Il suffit d’être puissamment ce qu’on est, et de le dire comme on le sent.* » Et Suarès à Rolland le 7 avril 1888 : « *Si Tolstoy ne nous en défend pas, vite allons nous jeter à l’eau. Mourir, alors, est le seul recours contre la conscience abominable de la mort. Mais penses-tu à mourir ? Est-il possible que nous y pensions ? Oh ! Oui, nous y pensons à la mort : à quelle mort ? A la mort-vie ; la mort plus vie que la vie : la mort par sacrifice d’amour : l’amour dans la joie de son action suprême. Cette mort-là est notre but, notre prix* »

Dans l’intervalle, se produisit l’impensable. Tolstoï répondit à Romain Rolland. Le jeune homme se voyait gratifié d’une réponse de plusieurs pages, qui débutait par : « Cher frère ! » Mais plus impensable encore, Tolstoï avait changé de rôle. De l’Artiste suprême, il était devenu l’ennemi proclamé des totems de Romain Rolland qu’il traînait dans la boue, ne reconnaissant aucun intérêt ni à Beethoven, ni à Shakespeare. Ainsi, au moment même où il recevait une lettre de son Dieu, celui-ci enseignait à Romain Rolland que tout ce en quoi il croyait n’avait guère d’intérêt : car ce qui pri-

mait, ce n'était pas l'esthétique fallacieuse, mais la Vérité – celle qui « vise à bout portant » et sert le peuple. Ce peuple qui, à lui seul, même dans son ignorance, est plus créateur que les plus grands artistes. C'est qu'il possède la vie, et qu'on le bafoue, en la lui rendant impossible. Il n'empêche : Romain Rolland tenait un lien direct avec un titan qui ne lui écrirait plus, mais qui, en un sens, avait suscité une fidélité qui serait – presque – absolue. En 1899, Suarès publiait son étude sur Tolstoï, qui serait reprise par Charles Péguy dans *Les Cahiers de la Quinzaine* – ces mêmes *Cahiers*, où Romain Rolland publiera en 1902 la lettre de Tolstoï agrémentée d'un texte où il déclare : « *Je tiens à dire combien je me sens aujourd'hui, – bien plus encore qu'au moment où je reçus cette lettre, – pleinement d'accord avec sa pensée. Si je regrette que Tolstoï se soit trompé souvent dans l'appréciation de tel ou tel grand homme, comme Beethoven ou Wagner, qu'il a eu le tort de juger sans les connaître, ou du moins sans les connaître suffisamment, – si je regrette aussi qu'il ait jugé de l'art français d'après une poignée de décadents ridicules (à de très rares exceptions près) – ce qui s'explique d'ailleurs par le fait qu'il était assassiné de leurs poèmes prétentieux et de leurs revues malsaines – en revanche, je trouve son jugement général sur l'art d'une vérité absolue.* » D'où que Romain Rolland ait pu succomber à la tentation politique, après avoir été apolitique comme peu, mais aussi qu'il ait cherché à reproduire le modèle de Tolstoï, en particulier dans son grand roman *Jean-Christophe*, qui devance celui de Proust d'une décennie. Romain Rolland voulait reprendre cette tension, ce fourmillement, qui produisent ce qu'il a appelé « *le sentiment océanique de l'existence* » ; ce sentiment, exalté récemment encore par le philosophe Pierre Hadot qui disait l'avoir découvert chez l'auteur de *Colas Breugnon* : « *Romain Rolland a voulu exprimer une nuance très particulière, l'impression d'être une vague dans un océan sans limites, d'être une partie d'une réalité mystérieuse et infinie* » ; ce sentiment où tout coule, se tient et glisse, cependant que chaque partie tient à la précédente, autant qu'à la suivante, dans un rythme, varié et uni en ses mélanges, qui scande une harmonie secrète, enrobée au noyau d'une mélodie magique : soit la rencontre du rêve de Wagner et de la réalité de Tolstoï. Soit un idéal qui de Romain Rolland à Marcel Proust signe le trait d'une époque, qui s'inventa une religion à mesure d'homme, et écrivit la *Légende dorée* d'un monde, qui disparaîtra dans la tourmente de la Grande guerre. En 1928, avant les célébrations du centenaire de la naissance de Tolstoï, Romain Rolland no-

tait : « *Pour un homme qui a eu, comme moi, son adolescence autour des années 1880-1890, il y a plus de lumière dans les années d'aujourd'hui qu'à cette époque grise et morne, d'où se détachaient de la brume opaque les lamentations, les imprécations du vieux Tolstoï et les éclairs glacés d'Ibsen. Les deux Prophètes annonçaient l'arrivée d'un monde et la venue du Destructeur. Le Destructeur est venu ; il n'a pas encore terminé son office.* »

### III

En 1910, Romain Rolland est un écrivain qui a trouvé sa voie : depuis 1904, il publie le cycle de *Jean-Christophe*, qui trouve des échos dans ses autres œuvres, en particulier sa *Vie de Beethoven*. Il innerve ses forces sur celles des Condottieres et des Humanistes de la Renaissance italienne : il veut mêler l'énergie de l'action et la puissance de la création, au service de l'humanité qu'il souhaite éveiller à la divinité qu'elle porte, mais hors des liens de la religion. Tolstoï, quant à lui, n'a pas ce genre de projet : il le réalise, et s'en désintéresse. Il est le plus grand créateur vivant. A preuve, on vient le filmer. On le vénère, mais on persécute les tolstoïens. On lit ses livres, mais il dit combattre pour la vérité, pas pour l'art. On loue l'ami du peuple, et il reste un grand seigneur. Tolstoï sent sa fin proche, et il en est obsédé. Il ne pense qu'à la mort, et en conçoit une horreur sans fin : c'est qu'il veut vivre, et qu'il rejette l'idée du néant. Il cherche des assurances ; or pas une ne résiste à ses assauts, ni à son désespoir. Survient alors le moment le plus inattendu de son existence, qui la clôt, et lui assure une part de mystère définitif, qui n'est pas sans évoquer celui de Rimbaud. En effet, Tolstoï décide de quitter Iasnaïa Poliana. Il s'enfuit de nuit, et à jamais. Cette fuite continue à poser une question ; comme si à travers elle, toute une vie tenait, et ce qui la détermine : une obsession de la mort, une volonté de la liberté. Avait-il voulu quitter sa femme et sa maisonnée ? Rejoindre un monastère où se trouvait l'une de ses sœurs ? Repartir à l'aventure, comme dans sa jeunesse, où de chasse en chasse, il avait vécu une course effrénée à la recherche des plaisirs ? Ou plutôt : était-il parti pour se rendre libre dans sa vie, comme dans ses écrits ? Cette fuite serait de courte durée, puisque Tolstoï prit froid et mourut à Astopovo. Anna Karénine est morte en se jetant sous un train. Tolstoï est mort dans une gare. Étonnant parallèle entre une héroïne et son créateur, qui dans toute son œuvre a ruminé le leitmotiv du chemin de fer, symbole d'une modernité perverse.

Aussitôt l'annonce de son agonie connue, puis – entourée d'une foule de badauds, de mouchards et de pèlerins – celle de sa mort, Romain Rolland s'est mis en tête d'écrire un ouvrage sur l'artiste qui l'avait révélé à lui-même. Son ton est celui de l'évangéliste, au pied de la Croix ; il note dans l'urgence ce qu'il convient de retenir de celui qui vient de s'éteindre, et dont une ultime buée efface le souffle. « *En ces jours même, j'étais gravement malade, à Paris, des suites d'un accident de rue. Et c'est dans mon lit que j'écrivis, convalescent, la vie du grand ami, du conseiller de mes vingt ans* », soulignera Romain Rolland. Suarès fit de même : à son « Pour Tolstoï », auquel il avait adjoint un « Contre Tolstoï », il rajoute une « Prose de l'Evasion ». Mais Romain Rolland est plus strict, plus dévot aussi : nulle palinodie chez lui : le récit d'une vie, et sa quête douloureuse du sens. D'abord publiée en revue, le livre connaît une impression en 1911, qui vaut des éloges à son auteur. Ainsi Jean-Richard Bloch lui écrit-il le 7 août 1911 : « *Déjà dans Beethoven, dans Michel-Ange apparaissait le souci essentiel de prouver une grande âme par une grande œuvre. Ici, c'est une âme qui attire à soi, jusqu'à la hauteur où elle s'est mise, une œuvre par ailleurs gigantesque, et pourtant inférieure à elle.* » Et dans la monographie qu'il consacre à Romain Rolland, Stefan Zweig indique que la Vie de Tolstoï doit être entendue comme un Requiem : à savoir, une messe dite par amour, pour célébrer un mort, et proclamer que la résurrection est proche, et même déjà engagée ; cette résurrection que Romain Rolland entend dorénavant organiser, avec les ouvrages de son œuvre propre. N'est-ce pas le sens de l'image qui conclut la page de Stefan Zweig ? « *Dans cette région supérieure vers laquelle l'humanité lève les yeux pleins de nostalgie, l'air gelé des solitudes désolées souffle toujours ; car précisément ceux qui créent pour tous se trouvent seuls en face d'eux-mêmes chacun d'eux comme un Sauveur en croix, chacun pour une foi différente et cependant pour l'humanité entière.* »

En 1928, pour le centenaire de la mort de Tolstoï, Romain Rolland décide de republier son ouvrage, qu'il augmente sensiblement. Il écrit à Stefan Zweig : « *Sur le fond, mes conclusions n'ont pas changé ; et mes nouvelles recherches me rendent mon ami encore plus digne d'être aimé.* » Derrière Tolstoï, Romain

Rolland voit se lever Gandhi, dont il pressent qu'il porte un événement à venir. L'URSS décide de rendre hommage à celui qui l'aurait abhorrée. On invite Romain Rolland qui décline, et refuse de voyager jusqu'à Moscou avec Stefan Zweig, auquel il écrit encore : « *Il me paraît aussi sacrilège de faire célébrer Tolstoï par le bolchévisme que François d'Assise par le fascisme.* » De retour d'URSS, Stefan Zweig, pris par le vertige, enverra une longue lettre en français à Romain Rolland, l'auteur du *Théâtre de la Révolution*, où il peint la réalité du stalinisme, et de sa terreur : « *A la vérité, notre instinct doit considérer qui sont les perdants ; et ce sont (à côté de la classe détruite de la noblesse et de la maison impériale) justement les hommes qui nous sont les plus proches, les intellectuels, les hommes libres, les indépendants. Ce que les gens ont souffert maintenant dans les derniers temps de la surtension (un lourd danger économique plane sur la Russie des Soviets) a été sans exemple ; et qu'ils l'ont pu surpasser n'est mesurable et explicable que par la capacité russe de souffrir.* » Le rêve de Tolstoï est-il passé ? La Russie ne connaîtra-t-elle jamais l'advenue de son salut ? Deux raisons de lire ses œuvres, d'y puiser à pleines mains – l'illusion étant de le croire périmé. En 1935, Romain Rolland écrit un nouvel hommage à Tolstoï, repris dans *Compagnons de route* : Tolstoï, dit-il, « *je le vois comme Jean-Jacques Rousseau, assis sur les ruines d'un vieux monde, qu'il a contribué à ruiner, au seuil d'un monde nouveau, dont il a sans le vouloir préparé l'avènement, et qui poursuit sa route au-delà de lui.* » De même, depuis Romain Rolland, les études et les méditations sur Tolstoï se sont succédé : on trouve, parmi les écrivains, celles, si pénétrantes, de Chestov, Cioran, Steiner, Citati et, récemment, Christiane Rancé. Et sans doute faut-il les lire toutes, car chacune éclaire différemment un écrivain qui a fait du monde entier son pain quotidien, et qui était aussi large que haut. Le livre de Romain Rolland, quant à lui, nous retient toujours, car il est autant un acte de piété qu'un face à face devant le miroir ; et derrière la prose du grand écrivain que Romain Rolland a fini par devenir, on ne peut s'empêcher de repenser à l'étudiant qui écrivait à son idole en 1887 : « Monsieur le comte ».

**Stéphane Barsacq** est écrivain et directeur de collection aux Editions Albin Michel.